

Comment trouver un éditeur

MICHEL AMATO

Il était une fois un peintre qui avait accompli une belle œuvre à travers une multitude de toiles.

Comme beaucoup d'artistes de sa condition, ce peintre ne gagnait pas un radis de sa peinture. Il collectionnait ses propres toiles dans un coin de son atelier, les empilait ou les laissait mourir sur son chevalet durant des semaines quand il ne se souciait pas de leur porter la touche finale.

Fait remarquable, chaque tentative de vente de ses toiles auprès des galeristes, des expositions, des connaisseurs, se soldait par des échecs cuisants et, bientôt, l'arrière boutique du monde de l'art devint pour ce peintre un gros pouf rempli à ras bord d'un écœurant vomi.

Avec le temps, l'écœurement céda à la haine et la non reconnaissance de son art à des poussées de fièvre qui enflammaient sa gorge et son langage, lave précipitée au bord du gouffre, tel son esprit.

Un soir, à défaut de pouvoir montrer ses toiles au public, il exposa ses idées en ces termes :

« Les gens ne reconnaissent les artistes qu'à leur mort. Alors un jour, je vais prendre mon barda avec moi, mes toiles, pin ceaux, chevalet, et j'irai m'installer sur la Grande Place, au pied des marches du parlement. Et là, à l'aide d'un bidon de gas oil, je tracerai un grand cercle autour de mes maigres possessions avant de me foutre à poil et de m'en asperger tout le corps, de façon que les médias viennent filmer tout ça pour montrer un peu au monde ce qu'est un artiste aux abois ! Et après, s'il me reste encore assez de couilles, eh bien, peut être que je gratterai une allumette ! »

Heureusement, ceci n'eut jamais lieu.

Maintenant, essayons, avec nos maigres possessions, d'amorcer une autre vitesse, étant donné que ce qui se passe dans le monde de la peinture est plus ou moins pareil à celui de la musique, du cinéma, des livres, de la danse, etc.

Car s'il est vrai qu'un monument immensément connu de la littérature française fut envoyé à de nombreux éditeurs sans que ceux-ci ne fassent de différence entre ce chef-d'œuvre et de vulgaires manuscrits dont regorgent habituellement les Comités de Lecture de leurs bureaux, ceci tendrait à dire que notre peintre avait tort de vouloir s'immoler en place publique plutôt que de confier son œuvre à de soi-disant marchands d'art qui ne distingueraient pas un bon tableau d'un mauvais, ou une sardine, d'un cachalot.

*

« Plût au ciel que le lecteur, enhardi, et devenu momentanément féroce comme ce qu'il lit, trouve, sans se désorienter, son chemin abrupt et sauvage, à travers les marécages désolés de ces pages sombres et pleines de poison ; car à moins qu'il n'apporte dans sa lecture une logique rigoureuse et une tension d'esprit égale au moins à sa défiance, les émanations mortelles de ce livre imbiberont son âme comme l'eau le sucre. Il n'est pas bon que tout le monde lise les pages qui vont suivre ; quelques uns seuls savoureront ce fruit amer sans danger. Par

conséquent, âme timide, avant de pénétrer plus loin dans de pareilles landes inexplo­rées, dirige tes talons en arrière et non en avant. Écoute bien ce que je te dis : dirige tes talons en arrière et non en avant. »

Les Chants de Maldoror

Le comte de Lautréamont alias Isidore Ducasse

I

Ayant menotté l'éditeur dans le dos, Luc Locci, ensuite, le bâillonna, puis il lui ordonna, à l'aide du couteau de chasse, de se plier, la tête baissée, dans le coffre de la Deux-Chevaux, la tête sur les savates placées là exprès, pour l'honneur. Il ferma le coffre, remonta en voiture et quitta le parking sous surveillance vidéo.

Sept minutes. L'opération, préparée depuis des semaines, n'avait duré que sept minutes. Il ôta la cagoule et roula jusqu'au premier feu. L'éditeur remuait. Planter le couteau sous son nez, lui prodiguer une clef de bras, le menotter, la bâillonner puis le forcer à grimper dans le coffre pour sortir du parking : sept minutes. Excellent ! Maintenant, il ne restait qu'à se débarrasser de la Deux Chevaux pour récupérer l'autre voiture. Autre parking. Il stoppa le véhicule et descendit ouvrir le coffre pour sortir l'éditeur et lui enfiler la cagoule à l'envers, de telle façon que celui ci ne vit plus rien.

L'éditeur, sur pied, se débattit, mais Luc lui asséna un violent coup de coude dans les côtes.

« Eh oh l'ami, on se calme ou tu vas voir le noir absolu bientôt ! »

L'éditeur s'appelait Gérard Manvu-Phlukon, un mariage entre industriels parisiens et nobles chinois peut parfois donner naissance à ce genre de nom qui n'est pas dépourvu d'un humour grivois.

« Allez, monte là dedans ! »

L'éditeur tâtonna la carrosserie et hésita à grimper dans l'autre véhicule.

« A genoux et le dos rond, comme si tu devais faire une prière! Tu en as déjà fait une dans ta vie? Eh bien, c'est le moment. Allez, monte! »

L'éditeur grogna puis monta.

L'autre véhicule était plus spacieux. Il s'y agenouilla sans mal, l'éditeur, et le coffre se referma. Ils roulèrent. Quand Luc stoppait aux feux, l'éditeur se débattait et criait.

« Écoute, l'éditeur! Tu bouges ou tu cries encore et je te saigne séance tenante au prochain arrêt. Tu piges? »

L'éditeur ne bougea plus. Il trépignait et aurait donné cher pour voir la tête du fils de pute qui osait le traiter de la sorte! Un quart d'heure plus tard, Luc l'aida à descendre.

« Ça y est, l'ami. C'est fini! »

Il poussa l'éditeur à grimper les marches qui les menèrent à une seconde porte. Toujours une porte pour en cacher une autre. L'éditeur se demandait s'il y en aurait encore une autre après celle-ci mais Luc le fit asseoir pour ôter sa main de la menotte et l'accrocher au radiateur. Il lui ôta ensuite la cagoule, le Chaterton, et maintenant que l'éditeur voyait le visage de son ravisseur, il se disait que ceci ne présageait rien de bon.

A sa connaissance, peu de victimes se sortaient indemnes d'un kidnapping après avoir vu la(les) tête(s) de leur(s) agresseur(s). Mais Luc n'avait pas l'air d'un bourreau. Il avait même plutôt l'air d'un bon gars, mais cela ne voulait rien dire.

« Que voulez-vous? », fit l'éditeur, qui jeta furtivement un regard circulaire dans la pièce.

« Ici, c'est moi qui pose les questions et tu es précisément ici pour ne pas en poser », fit Luc qui alluma un néon sous la tête de l'éditeur, un truc plutôt flashant.

« Oh! éteignez moi ça! »

« Pourquoi je l'éteindra, hein? Je l'allume exprès », fit Luc nerveusement. « Fais gaffe, l'éditeur! Ou c'est toi que je vais éteindre, pas cette lampe! »

L'éditeur se tut.

« Maintenant, vide tes poches et défais tes lacets! Tu n'en auras plus besoin ici. Pose tout sur la chaise. »

Luc avança la chaise.

« Y a un truc que tu dois savoir, l'éditeur, c'est que tu es là pour lire. Tu sais lire? »

« Lire? » Gérard Manvu-Phlukon faillit s'éclater de rire, mais c'était surtout nerveux. Lire? Lire? Et lire quoi, bon sang?

Ayant vidé ses poches, il posa la question.

« Ah, ça! », fit Luc, « c'est une bonne question! » Puis : « Allez, l'éditeur. Ceinture et lacets! »

« Quelle ceinture? J'en ai pas! », grommela-t-il.

« Alors lacets! »

L'éditeur défit ses lacets et les lança sur la chaise. Luc tira la chaise et fixa l'éditeur sans rien dire pendant un bon moment, à tel point que c'en devenait désagréable et terriblement inconfortable. Puis Luc claqua la porte pour la fermer à double tour. L'éditeur, bien sûr, hurla en pure perte.

II

Le lendemain Luc entra et découvrit l'éditeur endormi par terre contre le radiateur. Il était tôt. Il avait apporté brioches et croissants. Luc partit dans la cuisine préparer du café et revint quand l'éditeur émergeait.

« Alors l'ami? Bien dormi? »

« Salaud! Je suis resté accroché à ce putain de radiateur toute la nuit! »

« Vous êtes vivant? C'est l'essentiel »

L'éditeur passa la main derrière sa nuque, s'en suivit une série de plaintes de sa part que Luc écarta pour lui expliquer les vraies raisons de sa présence en ce lieu.

« J'aimerais pisser! », avoua sèchement l'éditeur.

Luc apporta un bassin en plastique.

Ensuite, pendant que l'éditeur urinait, dos tourné, Luc demanda s'il avait faim. Celui-ci répondit par l'affirmative et

Luc prépara du café et du thé. Il approcha la table de l'éditeur et lui pria de dire ce qu'il en pensait.

« Vous m'avez kidnappé pour que je lise vos manuscrits ? Mais c'est insensé ! »

« Non, pas tant que ça. Que je vous explique un peu ce qui se passe dans le monde l'édition aujourd'hui. Ce que j'ai pu envoyer n'a pas pu être lu, sinon, vous ne seriez pas ici, vous saisissez ? Vous êtes un marchand de soupe, monsieur, un vilain marchand de soupe et moi, je fais dans le bio, j'agis en quelque sorte en qualité d'agent de surveillance, vous suivez ? »

« Vous êtes dingue ! »

Quand la cafetière siffla. Luc partit dans la cuisine et revint avec théière et cafetière qu'il posa sur la table. Il vouvoya alors l'éditeur.

« Vous êtes cuit, l'ami. Si je suis dingue, vous, vous êtes cuit. Vous buvez quoi ? »

« Café. »

« Alors j'ai fait du thé pour rien ? »

« Mais je n'ai rien demandé, moi ! »

« C'est vrai. Mais j'imaginai qu'un éditeur de renom comme vous, le matin, ça devait boire du thé. »

« Vous avez encore beaucoup de préjugés comme ça ? »

« Et c'est vous qui dites ça ? », rétorqua Luc, en mettant le ton le plus désappointé qui soit. « Ma foi, comme vous dites ! c'est le monde à l'envers ! En tout cas, ce n'est peut être pas un scoop mais, maintenant qu'on est tous les deux, je sens qu'on va bien se marrer ! »

« Ah ouais ? »

« D'ailleurs, vous ne connaissez ni mon nom ni mon prénom, n'est ce pas ? »

« Comment le saurais je ? », répondit l'éditeur, agacé.

« Luc Locci. »

« Luc Locci », répéta l'éditeur, comme si cela lui ouvrait une brèche vers la liberté. Il articula quatre fois ce nom et l'éditeur fut surpris de voir qu'il y avait un rapport entre ce nom et les

menottes qu'il avait au poignet. Il en fit d'ailleurs la remarque à Luc qui alla dans la cuisine chercher du lait. Il revint, se rassit et pria l'éditeur de se joindre à lui. Croissants. Brioches. Il n'avait qu'à tendre le poignet. L'éditeur sucra son bol et choisit un croissant. Il n'en revenait pas d'être assis là pour les motifs invoqués par Luc.

« Mais, en tout, combien de manuscrits au juste avez vous envoyé à notre maison? »

« Huit. »

« Huit! Bien, et de quoi s'agissait il? De romans, de nouve...? »

« Écoutez, l'ami. Nous n'allons pas discuter maintenant de ces choses là! C'est avant qu'il fallait le faire! Avant, cela sous entend à l'époque où je vous les envoyais. Ce qui me conforte dans mon idée, voyez vous, c'est que, il y a peu, une association pseudo surréaliste a envoyé à de nombreuses maisons d'édition, dont la vôtre, un manuscrit très connu, un monument de la littérature moderne. Il va sans dire qu'aucune maison, en dehors de la maison éditrice du texte en question, n'a découvert la supercherie, non seulement ne l'a pas découverte, mais n'a pas retenu le manuscrit comme une pièce singulièrement stupéfiante! Donc, pas reconnu, pas retenu! Et hop, aux ordures! Combien de temps gardez vous les manuscrits avant de les jeter aux ordures? Quatre mois, c'est ça? Oui, enfin, disons que vous et tous les autres marchands de soupe dans votre espèce, vous ne méritez rien du titre d'Éditeurs, vous êtes pires que la vermine que vous prostituez vous mêmes, alors ne croyez pas que je vous veuille du mal. Car si jamais je vous voulais vraiment du mal, je m'en serais déjà pris à votre chair en vous coupant la langue, par exemple, ou une main! »

Luc avait prononcé cette phrase en arborant un sourire décontracté. Il trempa ensuite le croissant dans le café avec les mouvements d'un prince.

« Alors, que dois je faire? », lança l'éditeur, désappointé.

« Comme je vous l'ai dit. Lire. C'est pas compliqué. Lire. »

Un temps s'écoula. Comme l'éditeur ne touchait plus à rien, Luc demanda : « Terminé ? »

Il désigna la table.

« Terminé », fit l'éditeur, dégoûté.

Luc débarrassa.

Ayant fini, il alla au placard et sortit une grosse chemise. La table était sale. Luc donna un coup d'éponge et la sécha avec un torchon avant d'ouvrir la chemise. Il y avait plusieurs textes. Il les étala sur la table, comme à la foire aux livres. Puis il chercha une seconde chemise avec écrit dessus « romans » qu'il posa sur la table sans y toucher.

Ensuite il s'assit sur un fauteuil, à l'écart.

« OK, l'éditeur. Ton boulot désormais, c'est de lire. Que veux-tu manger à midi ? », fit Luc qui reprit aussitôt le tutoiement.

« J'en sais rien », tonna l'éditeur. « J'en sais foutre rien ! »

Il considéra la pile. Il y en avait pour trois jours à tout lire ! La situation l'énervait mais il était attaché et s'il ne faisait pas ce que Luc demandait, cela risquait de mal se finir. Il préféra la boucler et ouvrir le premier manuscrit de la pile.

Luc avait allongé puis écarté ses jambes en V, alors il alluma une blonde sans filtre. Depuis les fenêtres aux rideaux ouverts, on voyait nettement le jour se lever sur la ville. Luc fuma la cigarette, se leva, disant à l'éditeur qu'il serait de retour à midi, et sortit. L'éditeur n'eut rien à dire. Il leva les yeux, la porte claqua et le verrou avec.

III

Où était-il ? Du radiateur il pouvait distinguer un pan de ciel et de toits. Cela l'amena à la déduction qu'il se trouvait dans une maison. Peut-être même sous une espèce de mansarde, en banlieue ? mais où ? Et quelle importance maintenant ? N'y avait-il pas plutôt moyen de s'échapper ? La menotte lui serrait le poignet. Il voulut ôter le bracelet mais ce fut peine perdue. L'éditeur cessa de lire. Il ne pouvait plus se concentrer.

Vers midi, il reprit le recueil de nouvelles qu'il avait mis de côté, pensant que Luc allait revenir, mais Luc ne revenait pas. En lisant, il découvrit une nouvelle dans laquelle il était l'acteur. Cette nouvelle parlait justement d'un kidnapping dans un parking, exactement l'histoire ! C'était la dernière nouvelle du recueil. Le recueil était estampillé du cachet de sa maison d'édition : le Verre Luisant. Cela le stupéfia, pas tant par le recueil mais plutôt parce qu'il était plongé dans l'histoire qu'il était en train de lire. Aussi la dévora-t-il. Elle finissait mal. L'éditeur, kidnappé comme il l'était, était obligé de lire l'œuvre entière de son agresseur. Non, ce n'était pas du Stephen King. L'éditeur, menotté au radiateur, mourait de faim et de soif après avoir lu l'œuvre comme dernier repas.

L'éditeur s'interrogea dare dare sur la suite de l'histoire : la sienne. Luc ne revenant pas, il frappa du poing sur la table et, du genou, la fit valser à l'autre bout de la pièce, hurlant jusqu'à se briser la voix.

IV

La nuit tombée, quand l'éditeur fut contraint de faire sur lui, Luc revint, les bras chargés de bonnes victuailles à manger. Ça, ce n'était pas écrit dans la nouvelle. Que l'éditeur se fasse dessus, ça oui !, mais que l'agresseur revienne, ça non ! L'éditeur, néanmoins soulagé, ne put s'empêcher de réprimer à l'égard de Luc une flopée d'insultes que celui-ci prit, disons-le, avec une certaine noblesse d'esprit.

« Dis donc, l'éditeur », fit Luc, « ça pue ici ! ». Il posa les courses sur une chaise et remit la table d'aplomb.

« Salaud ! Vous deviez revenir à midi ! Et quelle est cette nouvelle de barjot dans ce recueil ? »

Il désigna les manuscrits étalés sur le sol.

« Allons, allons », répondit Luc avec bonhomie. « C'est rien, ça ! Ce n'est que le début. Il existe plusieurs versions de cette histoire. Pour vous, tout est caché dans ce que vous avez à lire. Si vous étiez un peu plus curieux, vous les auriez déjà lues et

sauriez ce qu'il y a dedans. Vous êtes épatant! Votre sens de la perspicacité est tout à l'honneur de votre vertueux métier! »

« Allez vous faire foutre! », rétorqua l'éditeur, méprisant.

« Allons, allons. Ne soyez pas vulgaire! »

Luc ouvrit une grande armoire et sortit des livres des Éditions du Ver Luisant qu'il jeta aux pieds de l'éditeur, presque dans sa chiasse.

« Vous l'êtes assez en publiant ce genre d'auteur, par exemple. Parce que la vulgarité, ça peut être aussi ça, voyez vous? »

Puis Luc s'approcha du radiateur et réprima une grimace de dégoût à sentir l'odeur qui entourait l'éditeur. Il porta une bassine d'eau avec savon et gant de toilette et posa le tout sur la table : « Bon, pendant que je prépare ta bouffe, tu te nettoieras. T'auras de quoi de rincer lorsque tu auras fini avec cette eau. Tu n'auras qu'une bassine pour tout nettoyer. Je te conseille donc de te laver en premier avant de t'attaquer au sol! Tu veux quoi? Eau chaude ou froide? »

« A votre avis? »

« Froide? », ironisa Luc.

« Non, chaude! », objecta furieusement l'éditeur.

« Bien. Vos désirs sont des ordres, excellence! »

Luc se pressa d'apporter une serviette et des affaires propres ainsi qu'une paire de chaussettes et chaussons.

« Bien », dit Luc, « je te laisse. Si t'as besoin de quoi que ce soit. Surtout, n'hésites pas, je suis juste à côté. Je bouge pas! »

« C'est ça! », lança l'éditeur, « tirez vous! »

« Pour dîner ce soir: saucisses lentilles, préparées par votre serviteur. Vous verrez, c'est un régal! », fit Luc qui venait de disparaître dans la cuisine.

Peu après.

« Ça y est », lança l'éditeur. « J'ai fini. Vous pouvez revenir! »

Luc vint prendre la bassine et changer l'eau. Il changea avec le gant de toilette et porta une eau de toilette et un miroir pour que l'éditeur puisse inspecter sa nouvelle tête. Celui ci passa la

main dans ses cheveux sans quitter Luc des yeux qui, entré dans la cuisine, se tourna pour le fixer à son tour.

« Et maintenant, on est un bon bagnard, vu ? »

L'éditeur avait enfilé les affaires propres et Luc avait mis les siennes à tourner dans la machine. Il avait dîné et s'était attaqué à la pile de manuscrits, à la fois avide d'en finir, et dégoûté ! Luc tira un lit jusqu'au radiateur. C'était un lit à lattes, sans ferraille, avec un matelas rudimentaire et un oreiller à plumes. Il le mit contre le mur de telle façon que l'éditeur avait le bras gauche accroché au radiateur. En revanche, il pouvait se lever à tout moment et pousser le lit puis la table pour changer de position.

Il y avait de tout dans ces manuscrits. Romans. Poésies. Nouvelles. Théâtre. Dans chaque manuscrit, Luc avait gardé les lettres de refus dont les textes avaient fait l'objet auprès de nombreux éditeurs. Souvent, des lettres type. « Cher monsieur, nous avons lu avec intérêt votre roman. Malheureusement, nous avons le regret de... »

Luc posa sur la table deux autres chemises pleines à craquer de textes et repartit.

L'éditeur tomba donc sur une autre version de l'histoire. Elle se baladait au milieu d'un roman, à titre anecdotique ; elle résumait brièvement les faits avec une fin un peu moins critique. Dans cette version, l'agresseur, lui ayant laissé les manuscrits à lire, était revenu comme le joua Luc, quand la victime, ne pouvant plus de se retenir, s'était chiée dessus. La victime, pour finir, après avoir avalé tous les manuscrits, était libérée ! En continuant le roman, il dut avouer que l'histoire tenait la route, qu'elle était bien ficelée, bien racontée et qu'elle l'avait même excitée et, finalement, il regretta plus amèrement encore sa posture.

VI

Il abordait la trente deuxième nouvelle. Il avait lu six romans et trois pièces de théâtre. Dans les six romans se trouvait un

plagiat, une pâle copie d'un roman édité par ses soins sept ans auparavant. Luc avait maquillé le texte avec l'âme méticuleuse du parfait faussaire. L'éditeur n'y vit que du feu. Il le lut et trouva même à sa lecture une saveur, un caractère agréable! Ce qu'il venait d'avalier prenait désormais les proportions d'une œuvre telle qu'il était bien obligé d'ouvrir grand les yeux sur elle pour en venir à bout.

Trois jours passèrent.

La troisième version de l'histoire était cachée dans les poésies. Elle comportait deux variantes avec deux fins différentes. Étranges, ces fins! Surréalistes! Surnaturelles! Il devait toutefois reconnaître qu'il était devant une œuvre diabolique! Il ignorait encore laquelle mais sans conteste diabolique! Il restait trois chemises pleines à lire.

Lorsque Luc fut de retour le lendemain, il se campa devant le lit où était allongé l'éditeur. Comme chaque matin, Luc prépara le petit déjeuner avec les habituels croissants et brioches dont il avait accoutumé l'éditeur. Il vida le pot de chambre et l'urinoir en plastique puis s'assit à la table. Ensuite, viendrait l'heure de la bassine et du gant.

« Alors? », fit Luc. « Bien dormi? »

« Je me demande ce que vous pouvez bien foutre de mon sommeil? J'ai lu vos autres versions dans les poésies cette nuit. Que faut-il en conclure? Que je finirai en rondelles? Ça devient sadique votre histoire! Peut-être ferait-on mieux d'en finir tout de suite? »

« Vous ne trouvez pas cette version plus intéressante que les autres? Très thriller, non? En plus, elle ressemble davantage à ce qui se passe ici. Moi, je préfère en tout cas, mais ce n'est qu'affaire de goût! »

« Je peux avoir de l'eau? »

« Tout ce que monseigneur désire. »

Luc porta un broc d'eau et un verre qu'il posa sur la table. L'éditeur but, essuya la bouche de sa manche.

« Vous comptez me tenir longtemps encore? »

« Autant qu'il m'en plaira, monseigneur. Autant qu'il m'en plaira », fit Luc, évasif. « Tenez, vos frusques. Sèches et repassées par votre serviteur. Voyez comme je prends soin de vous! »

Luc posa les affaires de l'éditeur sur une chaise et en tira une autre pour s'asseoir à quelques centimètres de lui.

« Alors, cette lecture, ça avance? »

« Dites, une fois que j'aurai fini, vous ferez quoi de moi? »

« Ça dépendra de vous. Ici vous sautez à pieds joints dans votre destinée. C'est une chose que vous n'aurez jamais réussie ni réalisée ailleurs, avouez! »

« Vous voulez me tuer? »

« Si j'avais voulu vous tuer, ne croyez vous pas que ce serait déjà fait? »

« C'est vrai. Mais il se peut que vous n'en ayez pas le cran et que c'est pour ça que je suis encore en vie? »

« Ne spéculez pas trop », fit Luc, « vous vous fatiguez pour rien! »

« Que feriez-vous dans ma situation? Ne spéculeriez-vous pas, sans doute? »

« Heureusement, je ne suis pas dans votre situation! Je ne suis pas éditeur, moi! »

Après un temps.

« A titre de curiosité, quelle fin aimeriez-vous avoir pour votre histoire? », demanda Luc en y mettant le ton d'un lord conservateur des vieilles traditions.

« A votre avis? Celle où on relâche la victime, pardi! »

« Qu'il est mignon! », fit Luc avec une pointe d'ironie. Il secoua la tête et se pencha en avant pour regarder l'éditeur, menton dans ses mains, coudes sur les genoux.

« Effectivement, c'est une belle fin. Et il vécut vieux, heureux, en publiant beaucoup de livres gorgés d'un inégalable vide! Et c'est y pas beau, hein? »

« Pourriez vous appeler ma femme, je vous prie? Lui dire que je suis vivant. Elle doit s'inquiéter. Je vous en conjure! »

« Dans votre situation on ne doit jurer ni conjurer de rien, l'ami. La vie est si... si... imprévisible! »

« Que voulez-vous au juste? »

« Je vous l'ai dit. Que vous lisiez, que vous lisiez ce que je vous donne à lire. C'est tout. »

« Et après? »

« Après quoi? »

« Quand j'aurai tout lu? »

« Oh, je vous l'ai déjà dit, ça dépend de vous! Que voulez-vous que je vous dise? Je peux pas vous dire ce que j'ignore. Quand je dis que ça dépend de vous, je ne plaisante pas. Ça dépend effectivement de vous! »

« Désolé. Je comprends toujours pas! »

« Lisez. Point. »

« Vous ne pourriez pas me changer ces menottes de poignet? Je commence à en avoir marre, ça me tire toujours du même côté! »

« Après. D'abord, lavage! »

Luc se leva, apporta la bassine d'eau, le gant de toilette, le savon et alla dans l'autre pièce en attendant. Dans l'heure suivante, Luc était reparti et l'éditeur lisait. C'était le quatrième jour. Il se mit à pleuvoir. L'après midi Luc vint préparer la bouffe. L'éditeur avait quasiment tout lu. Ne restait qu'un roman et deux pièces. Demain, tout serait avalé. Ce qui intriguait cependant l'éditeur, c'est que Luc ne demandait jamais d'avis sur ses lectures. Il avait l'air de s'en foutre! Même si certains textes restaient parfois imparfaits ou méritaient d'être remaniés, Luc s'en foutait autant que du premier puits gaulois. Ceci n'étant pas ce qui comptait, *a fortiori*, ici.

La quatrième version se trouvait dans une pièce. Elle était cousue en onze lignes, plus vive qu'une comète, à travers un dialogue entre deux personnages masculins. Cette version n'éclairait en rien la situation; elle disait juste que l'éditeur pouvait choisir entre vivre ou mourir. Que l'agresseur lui laissait choisir. Cela le reconforta. Désormais, il avait tout lu et minuit était

passé. Il vit les lumières des lampadaires éclabousser de taches jaunes les toits des maisons, et s'endormit.

Il rêva.

Il s'éveilla quand Luc se trouvait devant lui. Luc gardait la tête inclinée de côté, assis sur la chaise, ventre contre le dossier. Il fumait une Pall Mall sans filtre. Dans l'épaisse fumée naissante, l'éditeur sursauta sur le lit et les deux hommes se regardèrent un long moment sans rien dire.

Alors l'éditeur dit : « Ça y est, j'ai fini ma lecture ! Que va-t-il se passer à présent ? »

« D'après vous ? »

« Justement, si je le demande... »

« Je ne vais pas vous le répéter encore ! Ça dépend de vous. Vous, vous voulez quoi ? »

« Quelle question, voyons ! Être libre ! »

« Je vois que vous préférez la dernière version, ça sous entend effectivement que vous avez tout lu. Alors je vous libérerai. »

« Quand ? »

« Quand je saurai ce que vous ferez une fois dehors. »

« J'irai voir ma femme. »

« Mais encore. Soyez plus précis. »

« C'est tout. Je ne dirai rien. Je vous le promets sur ce que j'ai de plus cher ! »

« De plus cher ? Ah ! Si vous saviez ce que je fais de vos promesses d'éditeur ! C'est sûr, vous pouvez aussi aller trouver la police ! Et c'est même probable. Mais n'oubliez pas que premièrement – si je suis arrêté, je profiterai de cette publicité pour mon grand œuvre. Ensuite, je vous tournerai en ridicule parce que je raconterais tout ce qui s'est passé ici et c'est moi qui vendrai des livres, pas vous. Et, en dernier, si jamais il devait m'arriver quoi que ce soit, dites vous que je ne suis pas tout seul. Un autre que moi pourrait très bien s'occuper de vous faire le même coup d'ici un mois ou deux... quand tout sera oublié... sauf que lui vous expédiera en enfer une bonne fois pour toute et ne croyez pas que je plaisante en disant ça, je suis on ne peut

plus sérieux avec ce genre de question! Car quand c'est écrit, on ne revient pas dessus! Quoi qu'il en soit, je tiens à dire que je ne vous ai jamais manqué de respect, même si j'ai été ironique avec vous, je ne vous ai jamais manqué de respect! On est d'accord avec moi? »

L'éditeur était à cran tout à coup, toute la pression quittait soudain son corps comme un oiseau de proie.

« Était-il vraiment nécessaire d'en arriver là? », fit l'éditeur, secouant la tête. « Quand bien même seriez-vous le plus grand écrivain du monde, tout ça était il vraiment nécessaire? »

Puis l'éditeur, à bout, se mit à pleurer.

« Quoi? Nécessaire? », dit Luc. « Allez, passez votre tête là-dedans! L'heure n'est plus au bavardage! » Puis Luc cagoula l'éditeur et le menotta comme au premier jour pour le conduire dans le coffre de l'autre voiture. L'éditeur se plia en deux, dos rond, mains dans le dos. Alors Luc ferma le coffre et roula jusqu'à la Deux-Chevaux garée sur le second parking. Gérard descendit de la 206 pour monter dans la Deux Chevaux. Celle ci revint alors au sous-sol du premier parking où Luc fit descendre l'éditeur.

« Voilà, amigo, t'as que cinq jours de retard », fit Luc qui parlait à travers la vitre du véhicule. Sa voix résonnait à l'intérieur du parking. L'éditeur, bâillonné, beuglait, remuait. « Je vais te laisser », reprit Luc. « Y aura bien quelqu'un qui passera par là. Je vais compter jusqu'à 5 et ouvrir le coffre. OK? ». Luc compta puis, ayant ouvert le coffre, il plongea ses yeux dans ceux de l'éditeur: « Alors n'oublie pas, tout arrive. Ah oui, et puis tu sais, dans ce que tu as lu, tu n'as même pas été fichu de voir qu'il y avait à l'intérieur des trucs que tu avais toi même publiés. Alors, ton avis d'éditeur? tu sais ce que j'en fais, mec? », fit Luc avec un magistral bras d'honneur.

Il marcha jusqu'à la sortie, poussa une porte métallique et disparut. L'éditeur se redressa, pantelant, sortit alors de la Deux Chevaux, et se dirigea vers la sortie.